

A man with a beard, wearing full plate armor, is shown in profile, looking through a spyglass. He is holding a sword in his left hand. The background is a warm, golden light, suggesting a sunset or sunrise over a harbor with ships.

Jean-Laurent
Del Socorro

Royaume
de
et de
ent
Colères

actusf

JEAN-LAURENT DEL SOCORRO
ROYAUME DE VENT ET DE COLÈRES
(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhairs, mars 2015

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-917689-83-7 // EAN : 9782917689837

Préface

« Pas cette fois », dit l'un des personnages-clefs de *Royaume de vent et de colères*.

« Pas cette fois... quoi ? » me direz-vous.

La question est légitime, je l'admets. La réponse est là, derrière cette petite préface, au fond bien dispensable. Et elle est si claire, cette réponse, si entière, et si concise, que j'en ai les doigts qui tremblent d'excitation en vous l'écrivant, là, juste après avoir lu ce texte, et quelques scrupules à retarder la rencontre.

« Pas cette fois », c'est d'abord la déception que vous n'aurez pas, bien sûr, car le texte de Jean-Laurent Del Socorro que vous allez lire est *puissamment* littéraire. Combien d'auteurs, lorsqu'ils débutent, ne réussissent qu'à imiter, revisiter ou évoquer. Ce n'est pas par manque de talent, ou de travail ; c'est par manque d'expérience, plutôt, et, surtout, de courage. Mais *pas cette fois*. Ce *Royaume de vent et de colères* est d'une témérité stylistique folle. Hallucinante, même. Comme s'il avait déjà trente ans d'expérience dans le domaine, Jean-Laurent Del Socorro frappe au cœur avec des mots simples, qu'il manipule avec une justesse et une parcimonie déroutantes pour un jeune auteur. En quelques chapitres extrêmement courts, nerveux,

et contemporains, il conquiert notre attention. Malgré une chronologie déstructurée, ni vraiment inversée ni vraiment éclatée, il ferre son lecteur et lui murmure à l'oreille : « voici pile l'histoire qui te manquait pour retrouver le goût de la littérature ».

« Pas cette fois », c'est ensuite les personnages que, bien sûr, vous ne pourrez oublier. Axelle, Armand, Gabriel, Roland, Silas, Victoire... Celles et ceux qui portent ces noms avec grâce et fierté, comme des drapeaux, des oriflammes, sont les véritables hérauts de la très belle littérature de Jean-Laurent Del Socorro. Parce qu'ils défient le temps, la loi, la mémoire, les faits politiques et l'imaginaire. On descend d'un coup tout au milieu d'eux, « caméra à l'épaule », positionnés exactement là où il faut, au moment où il faut, dans la montée brusque du rire du soldat en plein assaut, dans la lente dérive du regard du traître lorsqu'il se remémore les circonstances, ou la danse envoûtante de la lame de l'assassin qui frappe le flanc aimé, dans le froncement de sourcils du tenancier qui doute du bien-fondé de ce qui vient de lui être narré. Tous ces personnages resteront en vous, comme des compagnons. Une fois le livre refermé, c'est sans doute Gabriel qui vous visitera le premier. Suivi d'Axelle, parions-le. J'attends aussi Victoire, inutile de vous le cacher.

« Pas cette fois », c'est enfin (j'ai gardé le meilleur pour la fin) le contexte historique qui vous ne sera pas accordé facilement. Le récit martial de Jean-Laurent Del Socorro se situe à Marseille, à Aix-en-Provence, en Camargue mais aussi à Paris, en plein cœur des guerres de religion et du processus

de construction du royaume de France, de la Saint-Barthé-
lémy à la chute de la république phocéenne insurgée. Son
récit choral convoque des acteurs historiques, de Charles de
Casaulx à Henri IV, en passant par Pierre de Libertat, Chré-
tienne d’Aguerre, et même le duc de Savoie. Mais le récit ne
se laisse pas dominer par le poids de cette matière première
sublime, par ces moments décisifs de l’Histoire de France,
par toutes ces « gueules d’archives » qui, une fois exhumées,
s’agitent et prétendent tout contrôler. L’auteur les soumet sans
les amputer, les inféode sans les trahir, les conduit finalement
en véritable *capitaine* de son ambition narrative, exactement
là où il souhaite qu’ils se trouvent, sans céder à l’uchronie ou
même à l’histoire secrète, terres plus qu’amplement défrichées.
Non, il reste sobre, et fait du choix de la science-fiction une
forme inattendue de *quant-à-soi*. Si Jean-Laurent Del Socorro
prend l’Histoire dans ses bras, il conserve la plus significative
des libertés narratives : celle du joueur.

La Roue de Fortune vous attend, et, *cette fois*, je vous envie.

Ugo Bellagamba

À Florence.

À Clara, ma nièce, et Arnaud, mon neveu.

Prologue

Le hasard du tirage

Marseille, le 16 février 1596



Victoire

La tenancière de la Roue de Fortune me précède dans l'escalier. Nous nous engageons sur la coursive au moment où une porte se referme devant nous. C'est la chambre du chevalier Gabriel de Saint-Germain. J'ai le temps de plonger mes yeux dans les siens par l'entrebâillement. C'est la première fois que nos regards se croisent. J'ai pourtant souvent marché dans l'ombre du chevalier, par fascination peut-être, par amour sans doute – à mon âge pourquoi se mentir ? Je suis descendue dans cette auberge seulement parce que Gabriel y séjourne. Un catholique converti malgré lui et qui a fait couler le sang de bien plus de huguenots que je n'ai jamais égorgé d'hommes.

Axelle continue d'avancer à grandes enjambées devant moi. Je ralentis encore mon pas pour observer en contrebas les deux voyageurs qui viennent de rentrer dans l'auberge. Ils s'immobilisent, épuisés, sous l'immense roue de chariot reconvertie en lustre. Leurs vêtements sont usés par la route mais de bonne facture. Je les détaille tandis qu'ils échangent quelques mots entre eux. Des fils de noble qui fuient leurs mauvaises fortunes peut-être ? Je devine une histoire plus complexe encore. Malheureusement, je vais manquer de temps pour la découvrir.

Je rejoins finalement Axelle qui m'attend devant la porte du fond, immobile. Elle ne supporte mon apparente lenteur que parce que je suis une vieille femme – la patience n'est pas sa plus grande vertu. Est-ce un parfum d'huile d'olive qui flotte dans l'air ? Axelle brise mes réflexions.

— Votre chambre, madame.

— Vous pouvez m'appeler Victoire.

La femme à la peau d'ébène acquiesce en silence avant de me laisser seule. Je connais bien l'histoire d'Axelle : son enfance dans les rues du Panier, sa carrière de lansquenet, son retour à Marseille où elle a racheté la Roue de Fortune pour s'installer avec Gilles, son compagnon – et sergent. Nous avons hésité à l'approcher avec la Guilde, elle aurait fait une recrue de premier choix. J'ai émis des réserves sur sa capacité à adopter nos méthodes. C'est une chose de tuer en plein combat, c'en est une autre d'assassiner un homme dans le dos dans une ruelle sombre. Trop sincère, trop entière : je ne pense pas qu'Axelle serait capable de vivre avec des remords.

Je pousse la porte qui s'ouvre sur une chambre étroite avec une seule fenêtre. Je m'en approche pour écarter les volets. Le mistral qui souffle avec force me rend la tâche peu aisée, mais les deux battants de bois cèdent finalement. L'odeur salée des embruns emplit immédiatement mes narines. Un gaban sur le toit d'en face me dévisage, surpris. Ses cris rompent brutalement le silence nocturne. L'oiseau se tait enfin quand il comprend que je ne suis pas une menace pour lui. Les rues en contrebas sont désertes. Je m'appuie sur la balustrade pour pencher davantage la tête dehors. Le vent siffle bruyamment

dans mes oreilles. J'aperçois la lune gibbeuse qui reflète sa lumière fade sur la mer. Marseille dort.

Je referme les volets. Le froid a envahi la chambre, emmenant avec lui un parfum iodé qui flotte maintenant dans la pièce. Le monde n'est qu'une immense pelote de fragrances. La Guilde nous apprend à en démêler un à un les fils, à les reconnaître, à écarter les inutiles pour n'en garder qu'un seul : celui que nous devons défaire. Quand nous l'avons trouvé, nous le remontons patiemment jusqu'au bout. Enfin, nous tranchons ce nœud si fragile qui relie notre victime au monde.

Je m'assois sur le tabouret devant la cheminée qui crépite. Je tends vers le feu mes doigts tavelés par le temps. Ils sont tellement glacés que la chaleur les réchauffe à peine. Nous ne sommes qu'une main qui prend l'or, peu importe qu'il soit catholique ou protestant. Je laisse la politique à ceux qui nous payent. Les rois de France se succèdent, mais la Guilde leur survit. On ne tranche pas le bras qui tient le poignard – au risque qu'il se retourne contre vous.

J'ai dirigé la Guilde pendant vingt ans mais cela fait longtemps que je ne me suis plus occupée personnellement d'un contrat. Je ne pouvais pas prendre le risque que celui-ci échoue. Les enjeux sont trop importants. J'ai soudoyé Pierre de Libertat, le capitaine de la porte royale, qui attend mes instructions. Silas, mon cher Turc et lieutenant, s'appête à saboter une des murailles de la ville avec ses hommes. Si tout fonctionne comme je l'ai prévu, cela devrait détourner l'attention de la milice et me laisser le champ libre pour mener à bien mes plans.

Dans quelques heures, le consul sera mort et la république de Marseille avec lui.



Axelle

J'ai à peine fini d'accompagner la vieille femme à sa chambre que deux nouveaux clients m'attendent déjà devant le comptoir. La couche de poussière et de boue qui recouvrent leurs manteaux témoigne d'un voyage fastidieux.

— Nous voulons une chambre.

Celui qui s'adresse à moi doit avoir la trentaine. La capuche enfoncée sur son crâne, il cherche à dissimuler les taches couleur de cendre de son cou, mais j'ai l'œil. C'est un sorcier rongé par l'Art. Je n'ai croisé qu'un seul Artbonnier dans toute ma carrière de mercenaire mais je ne suis pas près de l'oublier. Les gants de l'homme doivent dissimuler des doigts noircis d'avoir trop manipulé l'Artbon. Je ne vois pas la petite boîte qu'ils portent généralement autour du cou. Il la dissimule sans doute dans une poche de son pourpoint élimé. Elle ne doit pas être bien loin, on dit des *Pandores* qu'ils sont trop dépendants à leur pierre pour s'en séparer. Il soutient son compagnon, plus jeune que lui. Des traits fins, presque aussi grand que moi, avec des mains sans cals tachées d'encre. Propre, il doit être plutôt mignon. Son disciple peut-être ? Il me dévisage à travers ses paupières alourdies par la fatigue.

L'homme a compris que je l'ai percé à jour. Il plonge ses yeux dans les miens, attendant toujours ma réponse. Ils fuient quelque chose, quoi exactement, je n'en sais rien et d'ailleurs je m'en fous. J'ai vu ce dont les Artbonniers sont capables pendant le siège de Paris. Je pourrais mentir, lui dire que l'auberge est complète. Je ne le connais pas, je ne lui dois rien. Son regard a pourtant l'air sincère : c'est celui de quelqu'un qui a tout abandonné pour repartir de zéro. Je connais ce regard, je le croise encore parfois dans mon miroir.

— Ici, on paye d'avance.

Son soulagement est perceptible – je me surprends à me détendre moi aussi. Il sort quelques pièces qu'il dépose sur le comptoir. Nous n'avons toujours pas bougé. Je prends soudain conscience du silence de la salle et des clients qui nous dévisagent.

— Je vous montre votre chambre.

J'empoche l'argent. Le plus âgé soutient discrètement son compagnon par le bras pour l'aider à marcher. J'avance entre les tables. Les regards se détournent et les murmures reprennent. Je monte les escaliers et les attends devant la porte de la chambre. Leur fatigue est maintenant pleinement visible sur leurs traits tirés.

Après les avoir installés, je redescends pour annoncer que l'auberge ferme. Les derniers clients râlent et poussent quelques jurons puis sortent rapidement d'un pas chancelant. Je demande à Gabin de nettoyer la salle avant de se coucher. L'adolescent acquiesce. Ses yeux sont deux poches noires à moitié fermées. Il attrape la brosse et commence à nettoyer les

tables. Je rajoute une bûche dans le feu et prépare une paille pour Gabin près de la cheminée. Je le retrouverai sans doute recroquevillé sur un banc à mon réveil. Je ne comprends toujours pas pourquoi il s'obstine à dormir ainsi.

Je rentre dans ma chambre en silence et referme doucement la porte derrière moi. La pièce est plongée dans le noir, je mets quelques instants à m'habituer à l'obscurité. Aube dort profondément dans son berceau, les poings serrés. Une mère voudrait la prendre dans ses bras et l'embrasser. Je ne ressens rien de cet amour que l'on doit porter à son enfant. Je ne dois pas être une bonne mère. La mienne ne m'a jamais appris la tendresse.

Je suis une mercenaire. Je l'ai dit à Gilles quand nous avons parlé d'avoir un enfant. Il n'arrivait pas à concevoir qu'une femme n'en désire pas. Je veux d'abord être libre, surtout des désirs des autres, mais il voulait tellement cet enfant que je n'ai pas pu lui refuser. Il m'a juré que c'est lui qui s'en occuperait et jusqu'à présent, il a tenu sa promesse. J'ai combattu à trois contre un avec une jambe pissant le sang. Élever un enfant ne peut pas être plus difficile, non ? J'avance la main pour caresser la tête d'Aube mais je suspends mon geste. De quoi ai-je peur ?

— Axelle ?

Gilles m'observe, à moitié endormi dans le lit. Il sourit avec son air moqueur pendant que je me déshabille.

— Quoi ?

— Rien, tu me fais rire.

Je me couche à côté de Gilles et l'enlace. Je l'embrasse plus fort que je ne le voudrais. Je mords sa lèvre et son cou en le

pressant contre moi. Il répond à mon étreinte en me caressant avec douceur. J'écarte la couverture et me mets à cheval sur lui. Ma main cherche son sexe qui commence à durcir. Je l'introduis en moi d'un mouvement sec du bassin. Il étouffe un gémissement quand je commence à me balancer sur lui. La jouissance vient peu à peu, en silence. Je pétris son torse pendant qu'il relève la tête pour embrasser mes seins. Mes doigts parcourent un instant les brûlures le long de ses bras. L'image des Artbonniers s'impose fugacement à mon esprit, je la chasse aussitôt. Je plaque brusquement Gilles contre le matelas et mes mouvements se font plus rapides. Le plaisir monte. Je sens nos corps frémir à l'unisson. Nous nous aimons. J'oublie le reste. Nous jouissons ensemble. Je me retiens de crier. Je roule à ses côtés en sueur, haletante. Il me prend dans ses bras sans un mot. J'aime Gilles. J'aime ma fille. Je ne suis pas ma mère.



Armand

La tenancière nous montre notre chambre : une pièce sous les combles, petite mais propre.

— Vous voulez que j’allume le feu ?

— Non merci. Je m’appelle Armand.

— Axelle.

Elle reste immobile quelques instants, me scrutant attentivement de ses yeux bruns comme si elle réfléchissait à ce qu’elle pourrait ajouter. Je suis un peu impressionné par cette grande femme à la peau noire. Elle s’anime soudain en courbant légèrement la tête. Ses tresses retombent devant son visage.

— Bon séjour à la Roue de Fortune.

Je la regarde descendre les marches avec lenteur, tout en observant la salle dans ses moindres détails. Ni belle, ni gracieuse, il émane d’elle une force qu’elle cherche à cacher sans y parvenir.

— Tu reluques notre tenancière ? Je ne savais pas que tu aimais les femmes à poigne.

Roland, allongé sur le lit, me sourit avec un air faussement fâché. Je le rejoins sur le matelas pour l’embrasser. Ses lèvres

sont glacées. Je le serre un peu plus fort contre moi en lui frictionnant le dos.

— Tu es gelé.

Il m'embrasse encore, me caresse la joue en souriant. Ses yeux cernés sont enfoncés dans leurs orbites. Sa mauvaise fièvre ne l'a toujours pas quitté.

— Repose-toi, je m'occupe du feu.

Il se laisse retomber mollement sur le lit. Je m'approche de l'âtre, dispose quelques brindilles puis attends que le feu prenne avant de rajouter davantage de bois. J'attise les braises en soufflant doucement et les bûches s'enflamment à leur tour. La chaleur envahit lentement la pièce.

Je me retourne. Roland s'est endormi sans prendre le temps de retirer ses bottes. Son manteau a glissé au pied du lit. Sa poitrine siffle à chacune de ses respirations. Je lui caresse doucement les cheveux pour ne pas le réveiller. Je déplie une des couvertures avec laquelle je le couvre. Il roule sur le côté en chien de fusil.

J'enlève ma chemise humide que je mets à sécher sur la chaise avant de m'envelopper dans la seconde couverture. Je déplace le tabouret au plus près de la cheminée pour profiter au mieux de sa chaleur. Notre trajet depuis la commanderie de Saliers a été éprouvant. Tout mon corps se relâche maintenant que nous sommes arrivés. J'ai l'impression d'avoir dix ans de plus avec toutes ces courbatures. J'allonge les jambes vers le feu qui peine à réchauffer mes os gelés.

Marseille est la dernière ville du royaume à refuser l'autorité d'Henri IV. Cela ne durera pas : nous avons vu sur le chemin

les troupes du roi qui marchaient vers la cité. Nous sommes pour l'instant à l'abri de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. L'Ordre ne renoncera pas à traquer deux déserteurs – surtout deux Artbonniers – mais c'était fuir ou mourir. Si mince soit-elle, la fuite au moins nous donne une chance de survivre.

Le contact de l'Artbon me manque. Le sevrage a été encore plus dur pour Roland qui pratiquait pourtant l'Art depuis moins longtemps que moi. Ses accès de violence ont été terribles les premiers jours. Je le vois maintenant encore chercher dans son sommeil la boîte à son cou. Nous les avons laissées dans nos cellules à la commanderie après avoir longuement hésité. Roland voulait conserver la sienne, au cas où nous aurions à nous défendre contre nos poursuivants. Je lui ai rappelé que nous ne sommes pas des combattants mais des soigneurs – *Obsequium Pauperum*. Je l'ai convaincu du risque qu'une boîte d'Artbonnier nous faisait courir si quelqu'un venait à la découvrir. Je crois surtout que je n'aurais pas pu résister à l'appel de l'Artbon si nous avions gardé une pierre d'équilibre à portée de main.

Demain, je chercherai un navire en partance pour le Saint-Empire germanique. Dans ses dernières lettres, Ambre m'affirmait qu'un des alchimistes de l'empereur Rodolphe travaillait sur un remède capable de soigner les plaies causées par l'Artbon. Même si cette rumeur est infondée, l'espoir qu'elle nous transmet reste préférable à cette fuite sans fin qui nous attend si nous restons dans le royaume de France. L'Ordre nous retrouvera tôt ou tard. Je ne préfère pas imaginer ce qu'ils nous feront subir alors. Une bûche craque et une flamme plus vive éclaire un instant la chambre. Bon ou mauvais présage ?



Gabriel

J'ai croisé un instant le regard du fantôme qui est passé devant ma porte. Il avait les mêmes yeux que Philippa. J'attendais un signe mais je ne pensais pas qu'il emprunterait les traits de ma défunte épouse. Le passé est là, sur mon seuil. Je n'ai plus qu'à le laisser entrer pour que le vieux Gabriel et le chevalier, enfin réconciliés, ne fassent finalement plus qu'un.

Quelle heure est-il ? Cela fait une éternité que je dois être assis à cette table dans la pénombre. Je ferme les yeux avec la certitude de voir mes victimes revenir me hanter. Rien. Aucun visage, aucun cri, pas même la simple image d'une goutte de sang. Les cauchemars qui m'ont pourchassé pendant toutes ces années se terminent aujourd'hui. Cette nuit, je n'en veux plus.

La tempête souffle dehors avec force, arrachant parfois une tuile qui va s'écraser sur les pavés. Chacune de ses rafales menace d'abattre les maisons pour m'enterrer vivant sous les décombres. Je n'ai plus peur. Le mistral pourra toujours souffler demain pour transmettre sa folie aux hommes comme il l'a fait pendant ces trois derniers jours. Fou, je le suis déjà et le diable, aussi cruel soit-il, n'a pas le pouvoir de briser deux fois le même destin.

Le sommeil me gagne immédiatement quand je m'allonge. Mes pensées se teintent peu à peu de la couleur du rêve. J'ai l'impression d'être une lame de tarot, battue avec les autres avant d'être tirée au hasard et placée par une main invisible sur une table infinie. Demain, les cartes seront retournées une à une, révélant les arcanes qui écriront l'avenir d'un destin qui nous dépasse. Oui, demain Marseille deviendra folle, la tempête soufflera plus fort encore pour abattre ses murs comme un château de cartes. Demain, je serai enfin chevalier.



Silas

Bourreau, je peux tout t'expliquer. Je sais, les faits ne sont pas en ma faveur, mais prenons le temps d'en discuter veux-tu ?

Je n'avais jamais eu l'occasion de visiter les dépendances de la Ligue catholique. Il faut dire qu'elles ressemblent davantage à des places fortes qu'à des lieux de prière. Leurs sous-sols confirment mon impression : nous avons franchi pas moins de deux herses et trois lourdes portes pour arriver dans cette cave. La chaise sur laquelle tu m'as enchaîné, certes robuste, reste très inconfortable. En tant qu'invité, tu ne m'as pas proposé de vin, ni même un verre d'eau. Je croyais la Ligue un peu plus accueillante.

Moi, c'est Silas. Je dois te l'avouer, bourreau : tu es mon idole. C'est bien simple, quand je sens l'odeur d'un infidèle qui brûle, je pense à toi. Avec quel talent tu leur brises les doigts et les rotules pendant les procès publics. Avec quelle classe tu mets le feu au bûcher sous les vivats de la foule. Pour avoir un geste aussi souple et maîtrisé, vous devez avoir une formation particulière chez les bourreaux, ce n'est pas possible autrement. C'est vrai que tu as aussi beaucoup pratiqué. Tu

en es à combien d'exécutions ? Cinquante ? Cent ? Tu ne sais plus, ce n'est pas grave. Moi aussi, j'ai perdu le compte.

Tu sais qu'Henri IV s'est finalement converti à la sainte Église catholique ? Le pape Clément VIII a du coup levé l'excommunication qui frappait notre bon roi. J'ai entendu dire qu'il avait également levé celle qui frappait les Artbonniers. Il accueillerait même désormais à bras ouverts tous ceux qui se convertiraient. Entre nous, l'Église comptait déjà quelques-uns de ces jeteurs de sorts dans ses rangs. Bientôt tu verras, tu ne brûleras plus les sorciers, bourreau, tu les recruteras. C'est ça, le progrès. Cela doit te faire quelque chose quand même. Bah, je suis sûr que tu trouveras bien quelques cathares qui ont survécu ou une nouvelle croisade en Terre sainte pour occuper tes vieux jours.

Maintenant qu'Henri IV a repris Paris à la Ligue catholique, il n'y a plus guère que Marseille qui lui résiste encore. Notre bon consul ne veut toujours pas reconnaître notre nouveau suzerain – il semble avoir pris goût à sa république indépendante. Toi, je sais bien que tu ne le fais pas pour le pouvoir et l'argent, non. C'est que tu dois aimer le soleil marseillais, bourreau. Le temps est plus clément ici qu'à la capitale, pour sûr. Pourtant, excuse-moi, mais tu es blanc comme un cul. Tu devrais moins travailler de nuit et sortir de temps en temps de ta cave. Et puis, porter toute la journée cette cagoule en cuir, je ne suis pas sûr que ce soit très bon pour la santé.

Tu aimes les échecs ? J'imagine que tu ne m'as pas fait venir ici pour faire une partie ? Dommage, c'est mon jeu préféré.

T'es-tu jamais demandé, bourreau, quelle pièce tu serais sur le plateau ? J'imagine que moi, je ne serais qu'un pion. J'avancerais en ligne droite sans réfléchir, soumis et obéissant. Toi, bourreau, tu serais certainement un fou – comme Charles de Casaulx d'ailleurs. Oh, n'y vois aucune insulte, mais c'est la seule pièce qui porte les habits cléricaux dans ce jeu et c'est bien l'Église qui t'emploie. Je ne sais pas pourquoi nous n'avons pas gardé comme nos voisins anglais le terme évêque, « bishop », pour désigner cette pièce ? Faut-il y voir un lien entre la folie et la foi ? Mais je blasphème, pardonne-moi ! Je te promets d'aller à confesse dimanche prochain pour avouer tous mes péchés.

Je parle et tu restes concentré sur ta tâche. Je te reconnais bien là : inébranlable en toutes circonstances, un des rocs sur lequel l'Église a bâti sa foi. Je te distrais alors que tu disposes avec méthode tes outils sur la table. Belles lames, un peu rouillées certes, mais je les devine toujours tranchantes. Et jolies pinces, vraiment. Elles doivent avoir un lien avec les braises que je vois là. Non, ne me dis rien, je dois garder la surprise intacte. Je suis fier de toi bourreau ! Quelle ascension exemplaire pour un fils de porcher.

Mais j'oublie toujours que tu es sourd comme un pot. Tu n'entends rien pauvre bougre, brave consanguin des montagnes. Tu ne parles pas non plus, à moins qu'on appelle parler les petits cris rauques que tu pousses en bavant. Tu n'es là que pour me rendre plus loquace aux futures questions que viendra me poser sous peu notre cher consul. Ce n'est pas grave, je t'aime bien quand même. Après tout, tu ne fais que ton

travail. Je vais faire les questions à ta place. Tu vas voir, on va faire une bonne équipe tous les deux.

Qu'est-ce que je faisais vers l'arsenal à une heure si tardive ? Mais je prenais l'air. Oui, en pleine nuit, j'ai le sommeil difficile. Alors, plutôt que de tourner dans mon lit, je me dégorçais les jambes et profite des embruns matinaux. Avec quatre de mes amis, ceux-là mêmes qui ont été trucidés par les nombreux gardes qui étaient sur place – à croire que nous étions attendus. Les soldats affirment que nous nous apprêtions à saboter le mur d'enceinte de la ville ? Enfin, bourreau, tu ne vas quand même pas croire ces ruffians qui ne savent pas écrire ! Ils devaient être avinés comme un moine défroqué ! Je n'ai rien à cacher, je suis un honnête homme dont le seul tort est de souffrir d'insomnie. Ce n'est pas un crime quand même !

Mais pourquoi alors est-ce que nous avons deux barils de poudre avec nous ? À ça, bourreau, désolé mais je ne peux rien te dire ! Il en va de la vie d'une femme. Sans cela, comprends-moi bien, je t'aurais tout raconté. Fouette-moi autant que tu veux, aucune explication ne sortira de ma bouche. Les plaies se referment et les os se ressoudent, mais enlève-moi l'honneur et je ne vaudrais guère plus qu'un chien.

Si je suis un protestant ou un infidèle ? Mais enfin, ne te laisse pas abuser par mon visage de Maure. Je suis peut-être né Turc, je n'en suis pas moins aujourd'hui un fervent catholique converti ! Je connais la liste des saints par cœur et prie la Vierge tous les soirs. Regarde comme je suis maigre, c'est parce que je fais le jeûne du carême comme tout bon catholique.

J'égorge l'agneau chaque Pâques, je vais à l'église, parfois plusieurs fois par semaine ! Je t'assure, bourreau, tu te méprends sur mon compte.

Je vois bien que tu ne me crois pas. Tu m'en vois peiné, vraiment. Pire, tu m'as blessé. Et je sens que ce n'est que le début.

(Fin de l'extrait)

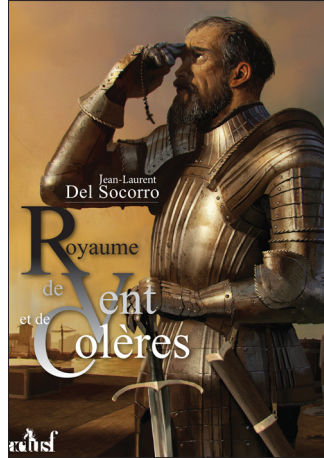
1596. Deux ans avant l'édit de Nantes qui met fin aux guerres de Religion, Marseille la catholique s'oppose à Henri IV, l'ancien protestant. Une rébellion, une indépendance que ne peut tolérer le roi.

À La Route de Fortune se croisent des passés que l'on cherche à fuir et des avenir incertains : un chevalier usé et reconverti, une vieille femme qui dirige la guilde des assassins, un couple de magiciens amoureux et en fuite, et la patronne, ancienne mercenaire qui s'essaie à un métier sans arme.

Les pions sont en place.

Le mistral se lève.

La pièce peut commencer.



Placé entre l'Histoire et la fantasy, ce premier roman de Jean-Laurent Del Socorro est époustoufflant de maîtrise et d'érudition.

« Jean-Laurent Del Socorro ferre son lecteur et lui murmure à l'oreille : «voici pile l'histoire qui te manquait pour retrouver le goût de la littérature». »

Ugo Bellagamba

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €

(clic)

En numérique : 5.99 €

(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-83-7